

J'aurai vécu plus longtemps que vous

P.-A. Bart

Il n'était ni beau ni vraiment moche. Insignifiant. Auriez-vous voyagé en face de lui toute la journée qu'au soir vous l'auriez oublié, déjà. Il le savait et ne s'en faisait pas souffrance. Au contraire. Ce n'en était que plus intime, profond, secret. Jouissance première.

Ses journées n'étaient rien que de très banal. Le jour et la nuit.

N'avez-vous jamais rêvé de, la nuit venue, changer votre visage, pour mieux illuminer cette face obscure. Lui ne le pouvait choisir. Ses nuits étaient vivantes, autant que le sont celles des maisons hantées. La douleur était perpétuelle, mais tellement stimulante à cet instant, et créatrice. Seul dans le noir, il avait les yeux grands ouverts, fixés sur le lointain. Si proche ainsi, le lendemain. Et au matin, plus rien.

Tant de journées gâchées, finies dans un sentiment d'inachevé, sensation paniquante du temps perdu, irréparable, stérile malgré tout. Rares moments d'éternité, égoïstes et non partagés. Pourquoi non? Car impossible, même pour des jumeaux. Impossible probabilité d'une rencontre simultanée, à la vitesse constante et perpétuelle de la comète s'enfonçant inexorablement dans le noir destin.

Sans cesse, il avait gardé le jour l'optimiste contraste de ses nuits. A quelle fin? Il ne le savait lui-même. Il essayait ainsi d'échapper à la médiocrité inévitable de la condition humaine. A la médiocrité de sa propre condition. Seuls la musique, et le silence, pouvaient permettre d'oublier un instant cette matière, ce corps, insupportable, qui néanmoins lui permettait de goûter à l'éternité. Éternité éphémère, bientôt terminée... Son éternité. Et il ne se lassait jamais d'essayer de la faire partager, le jour.

La nuit. La nuit, il rattrapait le temps perdu. Il s'inspirait de l'élan des disparus, rassemblait le génie de quelques élus qui, jeunes disparus, permettaient à d'autres de vivre plus. Incroyable paradoxe. Inatteignable sérénité. Oh, mélancolie. Égoïste procréation, jouissance douloureuse d'une beauté obligatoire à l'intensité de la vie. Douleur et jouissance. Pourquoi?

Survivre. Permettre d'accéder à la beauté sublime de son sang. Espérer acquérir la signification de tant de douleurs et l'énergie d'y survivre. Revêtir cette étoile de laine, susceptible d'entourer et réchauffer le cœur. La nuit, seul espoir du jour.

Automne de l'hiver

Au terme de sa vie, il avait ressenti cette nécessité de laisser trace du chemin parcouru. Non qu'il ait considéré un quelconque instant ses actes comme extraordinaires. Son chemin devait se prolonger. Justification de cette lâcheté perpétuelle pour la vie.

Il se sentait si triste maintenant. Si proche en même temps des moments de pure jouissance qu'il avait parfois ressentie quand rien ne semblait devoir se prolonger. Une falaise au bout du chemin. Stérile aspiration, mais combien nécessaire.

L'automne avait revêtu son habit chatoyant. Il ne pouvait en être autrement. Il n'aurait souhaité s'éteindre en une autre lumière.

Assis dans ce vieux fauteuil de cuir seul hérité, il rajusta cette longue écharpe qui lui donnait cet air d'élégance si seyante à cet instant, rapprocha les pans de son cardigan. Le vent déjà froid balayait son visage. Il se sentait bien. Il regarda sa montre; il n'y voyait que sensations douces amères du temps bel et bien passé.

Pour quel regret alors? Car chaque instant avait été perçu comme unique et préservé comme trésor. Chaque moment avait été capté, aucun gaspillé, quoiqu'un seul à la fois, sans choix forcément possible. Indescriptible la terreur de l'ultime traversée du fleuve.

En arrière-fond, il percevait le timbre mélancolique de la voix de «Milagre». Comme si un ange approchait. Il sentait sa fin. Il était seul. Il ne pouvait en être autrement. Il ne voyait personne. C'était bien. Il avait quitté toute idée de communiquer.

Tout devait se faire intérieurement. Il les distinguait tous, ceux qui avaient façonné sa vie, et qui faisaient qui il était.

Seules les gorgées régulières de son pur malt lui témoignaient de son encore présence.

Le soleil, bas à cette saison, lui dessinait la vue comme un tableau. Cette vue était sa vue, unique. Elle était comme il l'avait toujours imaginée, avant. Comme si la vie ne se justifiait que pour cela. Seul l'automne pouvait lui rendre si bien cet instantané, avec tous ses détails.

Il se félicitait d'avoir pu finalement trouver le temps long. Avoir étiré cet instant en de si nombreuses images, presque un film. Il était fichant de penser qu'après lui rien n'allait changer.

Correspondance:
Dr Pierre-Alexandre Bart
CHUV
Division d'Immunologie
et d'Allergologie
CH-1011 Lausanne

Il aurait pu ne pas être. Être plus, être mieux. Surtout ne pas être du tout. Ne pas souffrir du tout. «Ainda» disait maintenant la voix. Longue plainte. Il avait décidé de rester là. Seul instant valable de toute son existence. Résumée. Moment d'intense courage, de signification essentielle.

Le ciel devint rouge. L'éthyle le détachait déjà. Une étrange oppression le prit dans l'épigastre. Ses yeux s'inondèrent. L'image se brouilla. Peu après, il était mort.

Spiegel

H. J. Schmid

Die vierzehnjährige Vanessa, Tochter des Arztes und der Innenarchitektin M., sitzt vor ihrem Computer und tippt ein: «Ich habe Kopfweh und Bauchweh, und ich bin einfach traurig.» Fünf Jugendliche nehmen am Chat teil.

Glurak: «Mein Kopfweh ist unsere blöde Klassenlehrerin. Sie gibt uns immer so viele Aufgaben. Wenn die so weitermacht, dann passiert etwas!»

Anas: «Vater und Mutter sprechen nicht mehr miteinander. Sie hocken am Tisch und glotzen sich an. Sobald das Essen fertig ist, verschwindet Papi.»

Lavados: «Stellt euch vor, ich darf Reitstunden nehmen, das ist geil! Diesen Sommer gehe ich in ein Lager, wo man reiten kann, wenn ich nicht unter einer 4 im Französisch habe.»

Vanessa seufzt. Neben dem Bildschirm reflektiert ein kleiner runder Spiegel ihr rundliches Gesicht mit Stupsnase. Sie streicht sich die Kraushaare aus der Stirne. «Wie sieht man aus, wenn man bekümmert oder traurig ist?» Sie versucht einige Gesichter. «So sieht das nicht aus, das sieht eher nach Zorn, Verachtung aus. Wut, Stolz, Einbildung gelingen mir schon recht gut.» Neben dem Spiegel sitzt ein zerschlissener Teddybär. Sie packt ihn und drückt ihn fest an sich. Der kühle, weiche, wackelige Kopf vermittelt ihr ein tröstliches, wohliges Gefühl.

«Ich habe eine Kollegin in der gleichen Klasse», meldet Glurak, «die sieht toll aus und ist so fröhlich. Das wäre eine nette Freundin. Ich vertraue mich nicht, sie anzusprechen. Ich bin recht schüchtern.»

Zapdos: «Ich stehe auf alte Frauen, so 30–40, mit grossen Brüsten und dickem Arsch.»

Doris, 45jährig, Vanessas Mutter, liegt im Keller auf der Flachbank der metallglänzenden Multi-Fitness-Centermaschine, Hüft- und Kniegelenke sind gebeugt, die Unterschenkel ruhen auf dem Curlpult, die Hände berühren den Nacken. Gleichmässig hebt und senkt sie den Oberkörper. Zielmuskeln sind heute die gerade Bauchmuskulatur und die Hüftbeuger. Die Atmung folgt den Bewegungen: Ausatmen beim Beugen (konzentrische Phase), Einatmen beim Nachgeben (exzentrische Phase). Die Wangen blähen sich beim Ausatmen, Schweißperlen bedecken Stirne und Oberlippen, dunkel läuft das hellblaue Top unter den Achseln an. Nach 15 Beugungen steht sie auf. Es wird ihr leicht schwindlig, sie muss sich setzen und kann erst nach einigen Minuten wieder aufstehen. Nun ergreift sie die Handkraftgeräte, Zielmuskeln: Beuger des Vorderarmes. Im körpergrossen Spiegel sieht sie ihr hübsches rundliches Gesicht und die dunkelblonden, verklebten Stirnhaare und «die Beine zu kurz, die Oberschenkel zu dick, das Gesäss zu rund, der Rücken zu hohl, die Schultern zu breit.» Sie seufzt und geht in die Duschkabine. Sogleich belegt Dampf die Glaswände.

Im Bademantel, das Haar gefönt, steigt sie in den ersten Stock, wo sie ein hellgrünes Vintagekleid aus den Sechzigerjahren anzieht. Vorteilhaft passt sich das antike Stück ihrem Körper an. «Auch Kurzbeinige hatten damals eine Chance. Da war es egal, ob du kurz- oder langbeinig warst, du musstest nicht einmal schlank sein, die Mode kleidete dich gut!» Sie klopft an eine Türe und öffnet einen Spaltbreit. Laute Musik strömt heraus. Britney Spears, ehemals Spice Girl, stöhnt: «I'm a Slave For You.» Doris will nicht stören.

Korrespondenz
Dr. med. Hans Jakob Schmid
Büttenenhalde 44
CH-6006 Luzern

«Ich gehe jetzt. Die Pizza ist im Kühlschrank, eine Margarita, die du so gern hast. Stelle sie fünf Minuten in die Mikrowellen. Trink ein Glas Milch dazu! Als Dessert kannst du ein Caramelpfännli nehmen. Gesünder wären Äpfel, Bananen oder Trauben. Ich gehe zuerst einkaufen, dann habe ich unsere Gruppensitzung und nachher gehen wir zusammen essen. Ruf mich an, wenn du etwas von mir willst, allerdings bitte nicht von 11–12.»

Punkt 11 Uhr liegen sie und zwei andere Frauen im dunklen Trainingsanzug auf breiten bequemen Unterlagen in einem gut geheizten Physiotherapiezentrum der Innenstadt. Die blonde, hagere Gymnastin – kein Gramm Fett zuviel – stellt das Programm des Tages vor. Zuerst Aussprache über Selbsterfahrungen. Sie hätten ja Hausaufgaben bekommen und sich auf beginnende Spannungs- und Erregungszustände beobachten müssen. Dann würden die letzten Übungen wiederholt, nämlich Faustschluss und Lockerlassen unter genauer Beachtung der korrekten Atmung. Darauf neue Übungen. Die neue Hausaufgabe bestehe darin, in der Erwartung von Stresssituationen die Stirn entspannt und die Atmung ruhig zu halten. Doris erzählt von ihren Erlebnissen. Gleich zweimal habe sie überraschend Muskelverspannungen beobachtet: Einmal hätten sich plötzlich die Schulter- und Bauchmuskeln verkrampft, als sie nach Abschluss ihrer Übungen am Fitnessgerät in den Spiegel geguckt und sich über ihr Aussehen geärgert habe. Dann seien Verspannungen im Nacken und ein leichtes Kopfweh aufgetreten, was sie noch immer verspüre, nachdem sie mit ihrer Tochter gesprochen habe. Statt ihre Schulaufgaben zu machen, habe das Mädchen nichts Gescheiteres gewusst, als ihre Zeit mit einem dieser blöden Teen-Talks im Internet zu vergeuden.

Zur gleichen Zeit liegt der 50jährige Patrick, Ehemann von Doris und Arzt, nackt auf dem Tisch eines Massagesalons. Yvette, schokoladefarbige Masseurin in ledernem Minirock, durchsichtiger Bluse und Netzstrümpfen, massiert ihm Rücken und Beine. Im Spiegel sieht er ihre kräftigen, geraden Beine, den grossen Hintern und die voluminösen Brüste. Von Zeit zu Zeit fährt sie mit den Fingernägeln beider Hände über den ganzen Körper und vor allem die Innenseite der Oberschenkel. Patrick versucht, sich auf das erregende Gefühl zu konzentrieren. In einer Mischung aus Deutsch und merkwürdigem Französisch plappert sie über François, ihren 7jährigen Sohn. Er dürfe bereits den Kindergarten besu-

chen, nächstes Jahr vielleicht sogar die Schule. Er spreche doch so gut deutsch. Sie bete jeden Tag zur Madonna von Guadeloupe, dass er bald die Schule schaffe. Sein Asthma habe sich stark gebessert dank dem Spray, den Patrick gegeben habe. Aus dem Nebenraum tönt laut eine Radiodiskussion herein. Eine Psychologin, eine Soziologin und ein Religionswissenschaftler sprechen über Islam und Terrorismus. «Die Frage ist doch, ob diese Religion den Terrorismus fördert», meint die Soziologin.

«Das glaube ich nicht», kommt es laut vom Experten für Religionen, «Fanatiker finden sie überall.»

«Da geht der einzelne im Kollektiv auf, eine Idee beflügelt alle und persönliche Emotionen strömen in den gleichen Fluss des Hasses. Das macht mir Angst», sagt die Psychologin.

Patrick sticht es leicht in der linken Schläfe. «Verdammt nochmal», schreit er, «stell das Radio ab. Ich kann mich nicht konzentrieren!» Yvette stellt das Gerät ab und schweigt betroffen. Patrick dreht sich auf den Rücken. In Erwartung des Höhepunktes schliesst er die Augen.

Beim Ankleiden sieht er sein gerötetes Gesicht im Spiegel. «Uff, der Blutdruck! Hör Yvette, so war es nicht gemeint! Versteh mich recht! Ich war nervös. Ton fils va beaucoup mieux. Ne te fais pas de soucis!»

Vanessa sitzt mit zwei Jugendlichen auf dem Boden der Waschküche. Ein Joint macht die Runde. «Ich helfe beim Organisieren eines Pfadilagers», sagt sie, «da musst du alle beschäftigen, sonst machen sie Blödsinn. Ich habe ein Buch über Spiele gekauft. Wir gehen ins Bündnerland.»

«Das ist doch Scheisse!», ruft Lukas. «Da hast du nie deine Ruhe! Lass doch diese Kinder!»

«Meine Eltern sind asozial», sagt Vanessa.

«Asozial» fragt Pascal, «die haben doch die ganze Zeit Partys?»

«Die treffen sich nur mit ihresgleichen», meint Vanessa.

Doris und ihre zwei Freundinnen nehmen einen kleinen Imbiss ein. Alle haben einen Salatteller und ein Glas Wein vor sich. Doris fühlt sich wohl, entspannt: «Ich nehme alles zu ernst, und ich kümmere mich zuviel um andere. Dann verspanne ich mich immer wieder.»

«Ach, einmal so richtig essen zu können», stöhnt Fränzi, «etwa Wädli mit Sauerkraut und Kartoffeln und dazu ein grosses Glas Bier!»

In der Nähe sitzt Patrick allein an einem kleinen Tisch in einer stillen Ecke seines Lieblingsrestaurants vor dem Tagesteller und der Zeitung.